

« L'aide, l'espoir et le manque... pour vivre »

de Daniel MICHEL

"Il y a tellement de misères, de détresse dans notre monde, que cela vaut bien la peine que quelques-uns donnent de leur temps pour y remédier".

Une telle déclaration, que j'entends parfois de la part des candidats à l'écoute téléphonique, ne devrait-elle pas simplement imposer la gratitude et le respect et écarter toute autre considération? N'est-il pas mal venu d'aller épiloguer sur un sujet aussi grave que celui des misères, des détresses, des abandons, des pertes, des séparations, bref des impasses pour vivre qui frappent nos contemporains?

Et pourtant, combien de nos contemporains vivent de la détresse des autres? Ils font partie de ce qu'en économie on appelle le secteur tertiaire, c'est-à-dire le secteur des services, secteur qui est bien sûr au-dessus des deux autres... Il est d'ailleurs en pleine expansion.

Les uns seraient-ils donc les nantis, les aisés, et les autres les démunis et les exclus?

Et il est long le cortège de tous ceux qui déclarent vouloir nous protéger des misères, nous guérir, nous avertir, nous prémunir, nous conseiller, nous défendre..., les assureurs, les banquiers, les soignants, les services sociaux, les journalistes (ouvrez donc vos journaux d'information, vous avez droit à toute la détresse, rien ne vous est épargné au nom du droit à l'information!), les avocats, les experts, les institutions de secours et d'assistance en tout genre, les SOS de plus en plus nombreux et divers, dont nous sommes; il y a les mouvements religieux aussi, les politiques. Vous complèterez la liste. Il y a beaucoup de marchands de bonheur en vogue. La croissance, le progrès, le "toujours plus" se vendront toujours bien, et pour longtemps encore!

En tout cas, ça en fait du monde que la détresse humaine fait courir! Et il faudra bien nous laisser interroger nous aussi un peu sur notre rapport particulier à cette question puisqu'elle nous réunit.

La question de **la détresse humaine**.

On voudrait bien en faire une maladie, causée par les temps modernes. Je dis maladie, oui, alors on saurait lesquels en sont atteints et lesquels en ont réchappé; et moderne, ça permettrait de faire revenir cette société décadente où "tout fout le camp" à plus de raison, à des modes de vie plus sains, plus naturels, un peu comme autrefois, comme au "bon" vieux temps. Car ce bon vieux temps bien sûr ne connaissait pas toutes ces misères de la civilisation!

Notre société serait donc malade. C'est peut-être pour cela que votre Association a appelé un psychiatre à son chevet. Pour confirmer le diagnostic, pour dire qu'il y a des manques. Taux d'aide insuffisant, niveau d'espoir en dessous de la normale. Peut-être devrait-il dire aussi

comment faire pour ne pas attraper ce mal, comment faire pour se ranger du bon côté, celui des bien-portants. C'est en général ce qu'on demande au psychiatre, écarter les mal pensants. Et puis peut-être, devrait-il suggérer quelques remèdes.

S'il est vrai, et de tout temps, que la détresse blesse le sujet, en ouvrant une brèche dans son intégrité, c'est que peut-être ce sujet avait bien fini par croire à sa plénitude, à sa réussite, c'est qu'il se croyait parvenu à la pleine satisfaction de tous ses besoins, dont l'entourage commercial s'est toujours occupé avec une sollicitude à peine intéressée. Il ne demandait d'ailleurs qu'à y croire, à ces promesses, à ces mirages qu'il n'y aurait plus de souffrance une fois qu'il aurait tout pour être heureux.

Dans cette perspective-là l'aide espérée par un être en détresse ne pourra, à ses yeux, que venir d'ailleurs, d'un extérieur à lui. Et il ne pourra l'envisager que sous la forme d'un comblement, et le plus rapide possible, de cette blessure béante qui s'est ouverte en lui, qu'il ressent sous la forme d'un vide, d'un manque de quelque chose à quoi il pourrait se raccrocher. Vide qui a pour nom: détresse, désarroi, désespérance, impuissance, solitude.

Alors, la relation d'aide pourrait-elle être autre chose qu'un effort pour restituer cette partie déclarée manquante? comme par exemple, cette "fameuse" affection maternelle dont nous dit souvent, que peu ou prou, nous n'en aurions pas eu la dose suffisante dans notre enfance, et dont nous resterions privés, écorchés et nostalgiques pour le restant de nos jours... Cette dépendance aura la vie dure et donc assurée, et, comme en général elle rime avec crédulité, elle fera toujours le lit des idéologies, des totalitarismes, des intégrismes aux accents prometteurs ou revanchards.

Mais peut-être l'avez-vous expérimenté, lorsqu'il arrive dans une opération d'aide qu'on se soit ainsi laissé aller à apporter une réponse qui n'aille effectivement que dans le sens du remède, de ce que l'on croyait qui manquait ou qu'il fallait à l'autre, la vérité ne tarde habituellement pas à sauter aux yeux et même à la figure: l'appel à l'aide ne fait que rebondir de plus belle, l'angoisse ne fait que s'accroître, et parfois même se retourner en agressivité: "Je vous l'avais bien dit qu'il n'y a plus rien à faire, que ça ne sert à rien, tout ce que vous m'aviez dit de faire... je l'avais d'ailleurs déjà essayé..". Retour peu glorieux des choses pour un accueillant ou écoutant pourtant dévoué. Trop dévoué peut-être, mais pas assez écoutant. Alors, il y avait-il eu malentendu, l'appelant ne savait-il pas ce qu'il voulait, ou, pire encore, son mal était-il incurable?

Si nous ne voulons pas tourner en rond, il nous faudra **poser la question autrement**, avec plus de distance et de recul, au-delà du faire et de l'urgence justement. C'est ce que je me propose ici en me référant à ma pratique psychanalytique et de formateur d'écouterants. Poser la question autrement, sera pour moi l'occasion de vous montrer en quoi la détresse n'est pas que le fait des circonstances ou des événements, mais qu'elle touche à une question plus fondamentale, peut-être inaperçue depuis toujours chez un être, et qui est celle-ci: comment a-t-il vécu jusqu'ici cette dimension inévitable chez tout homme, qui est son incomplétude, sa limite, dimension résumée dans ce terme de manque (que j'emprunte au psychanalyste Jacques Lacan)? Ou encore, comment a-t-il assumé jusqu'ici son statut de sujet, c'est-à-dire de sujet séparé, donc différencié mais aussi divisé? Je vais essayer de vous rendre cette question sensible. Et peut-être commencez-vous déjà à deviner pourquoi dans mon titre il est bien question de manque *pour* vivre et non de manque *à* vivre.

Que nous apprend l'observation?

Freud a mis en lumière que la détresse est une marque inaugurale, cruciale et déterminante, constitutive même du sujet. L'enfant dès sa naissance fait l'expérience de ce qu'il appelle la "hilflosigkeit", détresse radicale, où il est sans aide, et donc totalement dépendant. Ce qui viendra répondre à cette détresse première, ce sont la nourriture et les soins maternels, mais ce sont aussi des paroles qui accompagnent ces soins, et celles-ci ne s'adressent pas à l'être de besoins, mais à l'être de désir qu'il est.

S'adresser à l'être de désir c'est éveiller en lui une dynamique, c'est ouvrir les portes en lui. Pour que du sens puisse surgir pour lui. Il faut pour cela que la parole reste gratuite, non réduite à de la communication utilitaire ("mange ta soupe et tais-toi..."). Elle doit pouvoir aller au-delà des besoins à satisfaire, être une parole qui puisse faire effet, une parole plutôt portée par le désir. Donc une parole qui ne soit pas déjà occupée par des réponses, des présupposés, des préoccupations, des représentations déjà toutes faites.

Cette démarche est à l'opposé, vous le réalisez, de celle de quelqu'un qui se poserait comme détenteur de savoir, qui aurait réponse à tout, donc qui saurait ce qui manque à l'autre. Et quel parent, par exemple, ne s'est pas surpris à croire qu'il connaît son enfant et qu'il sait bien ce qu'il lui faut? Posséder le savoir, être le maître, le maître à penser, est destiné à rassurer devant l'inquiétude de l'immaîtrisable.

Un mot pour l'illustrer. Il y a des métiers que l'on dit impossibles: éduquer, soigner, gouverner. Ils sont dits impossibles de par leur lien avec l'exercice du savoir et du pouvoir. Nous avons d'ailleurs quelque parenté ici avec ces métiers, car souvenons-nous, être mis en position de dispenser de l'aide c'est aussi être mis en position de pouvoir. Ceux donc qui exercent ces activités découvrent qu'ils s'inscrivent forcément dans une finalité, une fiction parfois, un idéal en tout cas, auxquels ils participent, et qui parfois les régît plus qu'ils ne croyaient, une mission qu'ils s'étaient déjà donnée eux-mêmes implicitement, avant qu'on ne la leur donne explicitement. La réussite éducative, la guérison des maladies, le bien du peuple sont des missions que bien sûr ils ne parviennent pas à atteindre totalement, raison pour laquelle elles sont dites impossibles. Mais ce qui nous intéresse davantage, c'est ce qui se passe lorsque ces missions deviennent insupportables; ce qui se passe à partir du moment où ceux qui les exercent découvrent, face à un élève désobéissant, face à un malade récalcitrant ou face au citoyen insoumis. C'est là que se révèle combien ces professionnels étaient eux-mêmes assujettis, sacrifiés au pouvoir de ces idéaux. C'est donc à ce côté insupportable et irritant des tâches que précisément le praticien mesure combien peu il assume ce manque qui le sépare de son idéal. Alors que s'il peut assumer l'impossible de ces métiers alors l'horizon au contraire se rouvrira, et la fonction de l'idéal, nécessaire à tout homme, retrouvera son caractère porteur, dynamique. Il lui faut pour cela guérir de cette idéalisation qu'il poursuit envers et contre tout. Le vrai pédagogue est, on le sait, celui qui ne fait qu'accompagner, celui qui n'a pas oublié que la vérité n'est pas au bout de ses propres projections, de son idéal d'élève, de santé ou de société, mais que cette vérité jaillit plutôt là précisément où on ne l'attend pas, là où les objectifs ratent, où la prévision défaille. Saurons-nous tirer parti de ces avertissements? Ce n'est pas si sûr! Car nous sommes nous-mêmes ce programmeur invétéré; il est en nous ce prévisionniste impénitent, ce chercheur assidu et appliqué qui veut tout prévoir pour que rien ne manque. C'est notre moi, c'est lui qui a décrété qu'il était le maître dans notre maison, c'est lui qui demande satisfaction, c'est lui le régisseur de notre imaginaire, de cet imaginaire qui est toujours à l'œuvre, malgré nous, pour chercher à combler, remplir,

car il a, comme la nature, horreur du vide. C'est à lui, à ce moi, qu'il faudrait rappeler ce mot de Picasso, qui pour parler de son activité disait "Je ne cherche pas, je trouve". Car on peut chercher longtemps sans jamais trouver Et depuis toujours d'ailleurs nous cherchons tous. Enfant déjà nous cherchions à combler les aspirations de nos parents. Puis comme parents, ne sommes-nous pas à chercher dans le premier sourire de l'enfant, dans ses premiers pas la confirmation qu'il est bien cet enfant merveilleux et attendu? Puis combien serons-nous à espérer que nos enfants ne viendront pas à manquer de ce dont nous croyons avoir manqué?

Vous le voyez, il n'est pas sans intérêt de nous interroger sur ce que représentent et quelle place viennent prendre en nous, nos proches, nos partenaires, nos enfants, ceux pour qui nous faisons profession. Quelles satisfactions, quels compléments sont-ils appelés à apporter en nous? Complément, idéal, sécurité, assurance, protection, voilà les maîtres mots qui dominent tant que cette dimension du manque dans la vie n'est pas assumée. Tout maîtriser, tout saisir, tout comprendre, tout expliquer, et, pourquoi pas, ultime moyen, tout montrer, permettrait de faire croire qu'il n'y a plus de question, que la vie, la sexualité, le désir, la mort n'ont plus de mystères. On sera tranquille, puisque plus rien ne manque, chaque chose est à sa place, chaque place même a sa chose! Certains appellent cela la paix. D'autres l'ennui. Ils sont mortels tous les deux.

C'est le propre d'une parole qui ouvre que de nous éviter cette impasse. C'est la rencontre avec une telle parole ouvrante qui, chez l'enfant, déjà va faire éclore sa propre parole, celle qui va ensuite lui livrer l'accès à la dynamique de son propre désir, par lequel il va pour ainsi dire "échapper" à celui ou à celle qui s'est occupé de lui, à condition d'oser courir ce risque, celui d'éventuellement "manquer" à un autre. Car il découvrira bien vite ce qu'il représentait pour cet autre et vice versa... On connaît les difficiles séparations quand un être était devenu "le tout" d'un autre. "Un seul être me manque et tout est dépeuplé", pleure le poète.

On sait que les idoles, les drogues, les passions n'ont que des victimes, destinées un jour à venir grossir le rang des objets consommés, des jouets usés. Être jeté, c'est ce sentiment de déchet qu'éprouve celui qui a perdu sa place au soleil, qui est lâché par le sérail, soleil ou sérail étant ces hauts lieux ou ces sommités, ces étoiles, auxquels il avait accroché tout son être. "Je lui avais pourtant donné toute ma confiance, une confiance aveugle même", disent ces propos de dépit de celui qui, d'un coup, tombe de si haut. Car quand le moi a ainsi tout sacrifié à cette figure tyrannique et féroce de l'idéal, l'idéal du moi, que lui reste-t-il? Et il paraît insatiable, il réclame tout, ce sommet en nous. Nous souffrons pour lui, nous ne faisons parfois même que ça. Pour une cause que toujours nous dirons bonne, nous nous échinons, nous nous évertuons, nous nous éreintons, nous nous épuisons, nous nous crevons. C'est dire combien nous y tenons ou combien ça nous tient. Et c'est toujours très sérieux! Heureux me paraît au contraire celui qui ne se voit pas obligé de conjuguer tous ces verbes au superlatif. Mais personne aussi n'échappe totalement à cette maladie qui s'appelle la névrose, c'est-à-dire à ce prix de souffrance que nous payons, et à cette dîme de jouissance plus ou moins grande que nous prenons au passage, à vouloir ignorer notre limite, nier notre finitude, notre division psychique, à vouloir nous croire sans faille.

Au fond, l'histoire d'une vie s'égrène comme **une succession de pertes**, de petites morts suivies de renaissances. Des personnes, des objets, des rêves y montent sur la scène, parfois jusqu'au firmament, pour venir s'évanouir ou s'écraser par la suite. Morts, séparations, divorces, départ des enfants, pertes de situations ou d'emplois, sont les moments où se rejouent ces expériences de séparation, de déstabilisation d'une sécurité que l'on croyait

acquise, d'entame de la confiance en soi, de déception, parfois de perte des illusions qui subtilement avaient pris l'apparence de la réalité. On peut perdre la face aussi. C'est par exemple toujours un moment poignant que d'écouter quelqu'un dire ce que sa vie, et surtout ses ratages, ses pertes lui ont enseigné. Il faut de ces arrêts, de ces pauses pour toucher à ce qui s'appelle l'essentiel, pour reconnaître enfin ce qui jusqu'ici était invisible, imperceptible, et que parfois seule une crise fait apparaître. Il faut de ces arrêts, choisis ou forcés, pour pouvoir se demander quel était cet aveuglement, pour pouvoir dégager cette fascination, sinon le "plus -jamais ça" un peu trop solennellement proclamé à ces occasions ne sera qu'un vain mot. C'est grâce à ces arrêts, ce recul que peut se faire ce travail, qui est à la fois un travail de deuil de ces mirages et un travail de mémoire. C'est alors que les pages difficiles d'une vie pourront venir s'inscrire, se réinscrire dans l'histoire d'un sujet ou d'un groupe. Alors seulement elles pourront être parlées et transmises. Car c'est ce qui est indicible pour une génération qui fait d'elle une génération de la honte et qui condamne la génération suivante à recueillir les effets de souffrance de cette honte. Les psychanalystes en sont témoins. Les peuples aussi.

C'est par un tel travail que se structure chaque sujet. Devenir sujet passe "immanquablement" par l'expérience, l'épreuve d'une perte, d'un "manque", expérience dont on vient de voir qu'elle ne sera possible pour quelqu'un que si d'autres, parents, adultes, générations précédentes, ont pu à leur tour faire cette expérience auparavant, qui est, somme toute, l'expérience et la capacité de perdre ou de vivre l'absence. Et ce travail psychique, qui naît précocement et activement avec les premières renoncations et privations narcissiques est une élaboration active qui sera toujours à refaire, tout au long de la vie, et que chaque perte réactive.

Vous le saisissez, dans cette expérience, dans ce risque pris et assumé, se fait un renversement: le manque cessera d'être assimilé à un vécu négatif, un vécu de perte, par le fait même que cette dimension du manque aura déjà été reconnu comme constitutif de notre être. C'est cet acte positif de re-connaissance qui précisément ouvrira la voie de l'avenir pour un sujet, qui lui rouvrira des perspectives alors qu'il se percevait dans l'impasse: le "vide" deviendra un espace possible pour une perspective, un creuset, une matrice d'où émergera l'élan pour la vie. Ce manque, en tant que blessure qui réclamait remède, redeviendra voie d'ouverture sur un champ où le vivant du sujet pourra se déployer, où dès lors il se passera quelque chose d'inédit et d'à-venir.

Vous aurez saisi qu'autour de ce concept de manque, que j'ai essayé de vous rendre un peu moins abstrait, deux positions en somme s'opposent et s'articulent. Ce qui les oppose c'est la manière dont ce manque est vécu, porté par quelqu'un. Ou bien il est ignoré en lui, balayé, recouvert, le sujet en vivra mais de manière négative, et les revers de situations de la vie se chargeront de transformer ce manque subitement mis à nu en états de détresse. Ou bien au contraire cette dimension aura pu être reconnue, acceptée, et donc intégrée à la vie, et le sujet y trouvera un appui positif. Sa vie n'aura pas pour autant un cours paisible et sans risque. Peut-être le sujet y sera-t-il un peu plus averti sur lui-même et moins piégé par ses illusions.

Les images ne manquent pas dans les textes, sacrés ou poétiques, pour évoquer ce thème du renouvellement, de la traversée, de la re-naissance, puisqu'elles rendent compte de rien de moins que de la condition humaine et du devenir homme. Condition dans laquelle la mort n'est pas le terme d'une vie, mais qu'elle s'inscrit dans la définition même de la vie, tout comme pulsions de vie et pulsions de mort sont dialectiquement liées. Ce qui fit dire à Freud "Si tu veux la vie, compte avec la mort". Le désir qui porte la vie n'est pas le contraire de la

mort: il en est plutôt la ristourne, la contre-marque. Cette donnée fondamentale est si paradoxalement évidente qu'elle est constamment refoulée et que les humains se font toujours à nouveau rappeler à cette réalité. Vous connaissez cet avertissement "Celui qui conservera sa vie la perdra, celui qui perd vie, la retrouvera". Vous connaissez le proverbe "Pour une de perdue, dix de retrouvées". Ou encore: "Si le grain ne meurt il reste seul, mais s'il meurt, il portera beaucoup de fruits". Ce sont les thèmes du vieil homme, du jardinier qui arrache pour planter, du sacre du printemps ou du cycle des saisons, thèmes que de nombreuses philosophies aussi ont repris ("l'être-pour-la mort" de Heidegger).

Cette question nous concerne donc tous. Et elle n'est nullement une problématique des seuls temps modernes où le fragile individu serait confronté aux rigueurs de la société, même si celles-ci viennent renforcer les termes de la lutte. Mais est-ce une lutte pour ou une lutte contre? Lutter contre la mort est-ce pareil que s'engager en faveur de la vie? C'est probablement l'angoisse devant les mystères de la vie qui, faute de paroles qui auraient pu les parler, fait que s'est installée plutôt la lutte contre, contre le risque et l'inconnu.

Mais sachons aussi ici qu'aucun discours sur le manque ne remplacera l'expérience. Ce ne serait qu'une idéologie de plus, l'idéologie du renoncement, du genre: "la liberté promise à ceux qui savent perdre!". On devine les prolongements culpabilisateurs qui viennent se greffer là-dessus pour exploiter les soi-disant mérites de la souffrance. "Il fallait que ça m'arrive, les dieux ou le destin l'ont peut-être voulu ainsi"... Mais comme les plans des Dieux sont insondables, l'homme, depuis toujours n'a trouvé qu'une parade: se hisser à leur hauteur. C'est dès le livre de la Genèse que lui est faite cette promesse fallacieuse "Vous serez comme des Dieux", et elle est faite par cet animal, précisément condamné, lui, à ramper à ras de terre!

L'écoute, l'accueil permettent à ceux qui appellent au secours d'exprimer leur détresse, parfois de la crier. Mais qu'en est-il de l'écouter ou de l'accueillant, lui qui "de l'autre côté", et plus secrètement, souhaite aussi donner, ou recevoir? A-t-il au moins entendu quelque chose de sa propre demande d'écouter, qui, si elle n'a pas l'allure d'une détresse, n'en a pas moins à faire avec cette même question, celle de ce point fondamental en lui, ce point où se noue son envie, de rencontrer l'autre, de recevoir peut-être confirmation à ses réponses, à son besoin d'utilité, voire de partager, et qui sait, de revivre la dramatique, sa propre dramatique personnelle dans la détresse d'un autre? On pourrait s'attendre à ce que, sur ces questions, un écoutant ait déjà entendu quelque chose... pour l'avertir au moins de ce qu'il est sur ce point, logé à la même enseigne.

Nous voilà à présent largement introduits à la question pour **revenir un peu au titre de ma conférence**. J'espère que vous êtes à présent un peu moins surpris de voir le manque rangé comme une perspective de vie aux côtés de l'aide et de l'espoir, alors que le manque est plus habituellement perçu comme ce qui ampute cette perspective. Le manque d'aide, le manque d'espoir.

Vous me permettrez de m'arrêter sur ces expressions courantes et de me livrer à quelques associations linguistiques et même de les prendre dans nos langues voisines, l'anglais et l'allemand qui sur ce plan sont plus évocateurs. Cette évocation n'est guère traduisible mais vous y entendrez probablement quelques indices. En anglais et en allemand les termes de manque d'aide et de manque d'espoir sont des mots composés, en anglais, (hopelessness et helplessness) du *hope* ou du *help* et du suffixe *lessness*, en allemand (Hoffnungslosigkeit et Hilflosigkeit) composé de *Hoffnung* ou de *Hilfe*, et du suffixe *losigkeit*... Ils nous font

entendre déjà par eux- mêmes, cette double dimension: d'une part l'objet souhaité (*hope, help*) et d'autre part cette expérience ressentie plus ou moins péniblement d'un manque, d'un manquer de, d'un manquer à (indiquée par le suffixe "*lessness*")?

Faisons un peu résonner ce suffixe *lessness*. *Less*, adjectif ou adverbe, indique ce qui est en moins, ce qui est manquant et qui est substantivé dans *lessness*. Ainsi littéralement *hopeless* signifie l'espoir qui manque. Mais *less* n'est pas loin aussi du verbe *lose* (perdre) dont dérivent ses voisins *the loser* (le perdant), *the loss* (la perte). Je ne m'aventurerai pas plus loin dans la langue de Shakespeare pour ne pas trop me perdre à mon tour et prendrai plutôt le relais avec celle de Goethe, qui m'est, en tant qu'alsacien, un peu plus familière. *Hoffnungslos*, littéralement privé d'espoir. Le suffixe *los* qui marque cette privation a plus d'une connexion: l'adjectif *los* désigne ce qui est détaché, dénoué, défait, qui ne tient plus, mais il y a aussi "*was ist los?*" (que s'est-il passé?). *Los*, vient se greffer sur beaucoup de verbes d'action (*losgehen, losreißen, loslassen, losfahren*), pour traduire le se séparer, partir, lâcher la prise. Lâcher vous donne du génie, si vous ne le saviez pas encore, "*er hat was los*", littéralement il a quelque chose qui bouge. Il sera peut-être même un fonceur, quelqu'un qui y va, "*er geht drauf los, er lebt drauf los*" qui brûlera toutes ses cartouches, comme nous disons. *Los* est d'ailleurs le mot du coup d'envoi pour se jeter dans la bagarre. Et ne constate-t-on pas paradoxalement que c'est quand on n'a plus rien à perdre qu'on retrouve cette énergie étonnante dite du désespoir. Enfin, de *loslassen* (laisser partir) à *lösen* (détacher, dissoudre) il n'y a qu'un pas, encore faut-il pouvoir le faire -et c'est bien toute la question-, pas avec lequel nous trouverons la *löslichkeit* (solubilité qui, vous le voyez, passe par la dissolution) et qui nous ramène au suffixe *losigkeit*, cette propriété d'un objet qu'on dit cessible, de pouvoir être cédé, détaché, délié.

Cette brève promenade linguistique nous aura appris ce que nous savions: il ne se passe quelque chose que quand les liens se brisent et lâchent leurs captifs. Elle permet aussi de vérifier qu'en laissant parler les mots, nous en apprenons généralement plus que nous ne croyions.

Notre préoccupation d'écouter ou d'accueillir ne sera donc plus tellement, j'espère, de trouver de quel contenu gonfler, ou regonfler ces taux effondrés, ces ballons de l'espoir ou de l'aide, mais plutôt de nous intéresser à ce qui pour un être a donné naissance à cette incapacité, à ce sentiment de ne plus parvenir à lâcher ces ballons, ce "tout" qu'il croyait si indispensable. A propos, le lâcher de ballons fait maintenant partie de nos fêtes et de nos manifestations. En pareilles occasions les Romains eux, ne lâchaient pas de ballons, mais le général victorieux, pour ne pas risquer de s'envoler sur les ailes de la victoire était accompagné pendant toute la durée de la cérémonie par un esclave chargé de lui susurrer à l'oreille: *souviens-toi que tu n'es qu'un mortel!*

Comment donc réengager une dynamique avec quelqu'un, sans que ce ne soit une attraction de plus vers de nouveaux mirages? Telle est la question que nous pose un être en détresse, qui parfois dans un ultime passage à l'acte suicidaire tente tout seul, et souvent et paradoxalement au prix de sa vie, de refaire un trou dans un trop plein devenu étouffant. L'expérience psychanalytique nous apprend quotidiennement que l'angoisse enfle quand il n'y a plus d'ouverture à l'horizon, quand cet espace du manque, cette matrice pour le désir vient à manquer, parce qu'évacué.

J'espère vous avoir suffisamment fait entendre que la détresse ne doit pas nous aveugler par

son côté menaçant et urgent, mais j'espère aussi que vous ne déduirez pas de mon propos qu'il y aurait à rassurer un appelant désespéré en lui vantant les bienfaits du manque! Vous le savez, cette question du manque est d'abord la nôtre, celle de l'écouter ou de l'accueillant. Je la crois centrale pour définir une éthique de l'écoute. Si cette interrogation ne nous a jamais approché nous ne parviendrons pas à aider un appelant à raccrocher ses moments de crise aux autres pages de son histoire. Nous ne parviendrons pas à le laisser découvrir comment jusqu'à ce jour il a pu conjuguer ces catégories du manque qui s'appellent privation, frustration, castration. Les conjuguer, c'est-à-dire les assumer, les relier, les ré articuler.

Pour me résumer, je pourrai dire que *le manque c'est ce qui au bout de soi échappe, ce qui au creux de soi structure, ce qui au cœur de soi anime*. C'est ce qui reste, comme il y a un reste dans une opération de division. C'est de ce reste que repart, comme d'un germe, l'espérance de vie. Je dis espérance, terme préférable à celui d'espoir. Car l'espérance me paraît davantage être une œuvre active, au présent, un travail ouvert dans lequel un être peut s'engager, alors que l'espoir c'est très souvent le saut à pieds joints par dessus le présent, saut aveugle dans un futur tellement rêvé qu'on le prend pour déjà accompli.

C'est dire assez que le levier pour cette réouverture n'est autre que **la parole elle-même**. Un mot là dessus pour terminer.

La première offre que l'écouter ou l'accueillant peut apporter c'est de venir l'écouter. A condition que soit clair pour lui ce qu'écouter veut dire. Écouter ce n'est pas chercher d'abord à comprendre l'autre, c'est-à-dire à le loger dans ses représentations, dans son imaginaire, si bienveillant soit-il, mais c'est laisser exister dans cette relation un espace, un creux -cet espace libre et disponible dont je parle depuis le début- un espace pour la parole de l'autre, afin qu'elle puisse d'abord y venir, puis y être entendue. Cela suppose, je l'ai dit, que l'écouter dispose de cette capacité à maintenir l'ouverture de ce lieu en lui-même, et il lui faudra parfois le vider de ces marchands du temple qui vantent les attraits des réponses par trop sécurisantes. Car répondre est bien souvent plus sécurisant qu'écouter. "Seulement écouter?" redemandent parfois les candidats à l'écoute! Dans "seulement" il y a "seul", solitude. La solitude de l'écouter. Cette capacité à maintenir en lui l'espace pour la parole se traduit d'abord par cette capacité à la solitude et au silence.

Si le message à entendre ne provient de nulle part ailleurs que des mots mêmes de l'appelant, ces mots n'auront d'effet que parce qu'ils auront été écoutés et entendus comme des paroles. Quand on cesse de traiter les mots comme des objets alors ils se mettent à parler, à des êtres qui à nouveau pourront se dire et s'investir sujets.

La parole, c'est le mot de quelqu'un. Ce qu'elle dit de ce quelqu'un ne lui est parfois audible que par le détour d'un autre qui lui permet de l'entendre, à condition que cet écouter ne lui confisque pas ses mots, en cherchant par exemple quoi lui dire, alors qu'il peut déjà lui dire ce qu'il entend.

Mais la parole est aussi un mouvement, chaque terme en évoque un autre, fait image, suscite des associations. Au fond parler c'est se déplacer, c'est découvrir des angles neufs, c'est renouer avec ces mots porteurs, qu'on appelle des signifiants, des porteurs de sens, des mots avec lesquels se ranime la dynamique du désir d'un sujet. Ne dit-on pas "ça vous dirait" pour solliciter l'envie de quelqu'un?

La détresse, me semble-t-il, c'est quand ça ne dit plus, quand le mot ne parle plus, quand il n'y a plus d'effet évocateur, quand le film s'arrête, se fige sur image. Alors que l'effet de paroles vraies est, au contraire, de venir changer les choses, l'environnement, l'entourage, non pas dans leur aspect concret, mais dans leur sens. Si ces choses auront acquis ou retrouvé du sens c'est parce que le "regard", donc la position du sujet aura pu évoluer.

La parole est au cœur du sujet, elle le porte. Elle le fait être. C'est là son efficience symbolique. La fonction d'un symbole est d'évoquer une partie absente mais, il faut le souligner, qui existe. On peut dire que ce qui fait parler les hommes, c'est ce qui leur échappe. Mais quand la parole elle-même disparaît, alors l'humain cesse de se sentir un être. En retrouvant sa parole, le sujet renoue et se réinsère dans le tissu du langage. Ce langage lui aura d'ailleurs préexisté, puisque avant d'être parlant il a déjà été parlé par d'autres, ses parents, ceux qui l'auront précédé et inscrit dans l'ordre des filiations et des générations.

Et à l'autre bout, cette parole aussi le dépassera et lui échappera, il n'en gardera pas le dernier mot. Sa parole est ce qui de lui fera trace, elle deviendra héritage pour d'autres.

La parole est donc ce qui garantit au sujet un espace, un intervalle, un champ ouvert au déploiement de sa vie. Un espace et un réseau. Une parole ne dit pas un savoir. Elle dit une vérité pour quelqu'un. L'amour, la vie, la mort ne s'épuisent pas dans un savoir. Nous ne parlerons jamais *l'amour, la vie, la mort*; nous parlons *de l'amour, de la vie, de la mort*. Nous ne faisons qu'en parler.

Mais finalement, n'est-ce pas de cette parole toujours écornée, incomplète qui manque à son but, qu'un être tout simplement vit?

Alors, allons-nous nous épuiser à vouloir apporter *ce qui* manque, ou, allons-nous au contraire, restituer *du* manque au sujet, et du coup lui rendre sa capacité à y faire face?